

Henry Bauchau, Philippe Jaccottet : une « transaction secrète » en poésie

Il m'a beaucoup influencé. Je n'aurais jamais écrit *Géologies* sans ce contact relativement prolongé avec lui. Je me suis alors rendu compte que les choses de la vie courante avaient aussi beaucoup d'importance en poésie. Et pas seulement l'histoire, les grands thèmes... mais que c'était intéressant de restituer les rites simples de la vie.¹

C'est en ces termes qu'Henry Bauchau reconnaissait l'influence qu'avait exercée sur sa quête littéraire à ses débuts, et plus particulièrement sur sa démarche d'écriture en poésie, sa rencontre avec Philippe Jaccottet. Une conception de la poésie se présentait à lui. Il découvrait un poète qui semblait préférer le dépouillement en écriture, et qui avouait à propos de sa poésie depuis ses premiers écrits: « Ce sont les événements de ma vie qui ont écrit à ma place. Je laissais les mots aller à travers moi »².

Henry Bauchau se trouvait ainsi confronté à une écriture poétique profondément et simplement réceptive à la vie, attentive au réel immédiat avec ses clairs-obscur et ses limites. Et cette démarche créative du poème chez Philippe Jaccottet, qui pourrait se formuler ainsi : « La poésie, la vie. L'une dans l'autre »³, semble l'avoir incité à porter un regard critique sur sa propre écriture. À ce propos, on relèvera dans son *Journal* de l'année 1965, deux notes qui font allusion à l'importance du réel immédiat dans la démarche en poésie de Philippe Jaccottet. Dans la première, Henry Bauchau remarque : « Cela m'oblige à me demander si je suis bien toujours dans cette réalité, si je n'exprime pas plus que je ne sais, que je ne sens, que je ne vis. Il y a certainement en moi une tendance au gonflement tragique » (*GM*, p. 389) ; et dans la

¹ Henry Bauchau, entretien avec Marc Quaghebeur et Sylviane Roche, *Écriture* 61, 2003, p. 100.

² *De la poésie*, entretien avec Reynald André Chalard, Arléa, 2007, p. 66.

³ *Ibid.*, p. 12.

seconde, il avoue : « Il y a toujours une inquiétude en moi. Suis-je assez près de la réalité ? Il y a une tentation de l'image qui risque de m'en détourner » (*Ibid.*). On relèvera également cette autre note où, exprimant son admiration pour le livre de Jaccottet *La Semaïson*, Henry Bauchau écrit : « Quel style plein, concret, modeste est le sien. Combien plus sûr son instrument verbal que celui dont je dispose et souvent abuse » (*Ibid.*, pp. 328-329).

Une note du 21 janvier 1964 concernant Philippe Jaccottet poète retiendra particulièrement notre attention : « Philippe est un de ces esprits aériens et concrets qui me fertilisent non pas en idées⁴, mais en rythmes » (*Ibid.*, p. 334). Ainsi Henry Bauchau poète reconnaît être enrichi en rythmes par Philippe Jaccottet. Mais que faut-il entendre par « rythmes » ? On soupçonne qu'ici le terme pourrait ne pas faire signe strictement à la musicalité (système de sonorités et rythmes du poème), et sous-entendre une stimulation de la sensibilité dans son pouvoir d'engendrer ces « impressions inattendues » que précisément mentionne Henry Bauchau dans les premières lignes de sa préface à *Poésie complète* : « Je ne sais d'où viennent ces impressions inattendues, je vois seulement qu'elles sont en mouvement et que, pour les retenir, je dois me faire mouvant avec elles ». Une réflexion qui n'est pas sans rappeler la pensée de Paul Valéry à propos du rythme dans la création poétique.

Dans ses *Cahiers* en effet, Paul Valéry mentionne que le rythme est une notion « bien difficile à analyser » et, en guise de définition il écrit : « Il y a rythme toutes les fois qu'un ensemble d'impressions simultanées ou successives est saisi par nous »⁵ et, à plusieurs reprises, il souligne un rapport existant entre le rythme et diverses activités de la sensibilité. Lorsque Paul Valéry s'interroge sur la Poésie art du langage, et traite de l'origine du poème, il insiste sur l'importance de « l'ébranlement initial et *toujours accidentel* qui va construire en nous l'instrument poétique », et il relie cet ébranlement à une émotion déterminante de ce qu'il appelle « un état de poésie » :

⁴ « Non pas en idées » : on sait leurs divergences de vues, en particulier en ce qui concerne la psychanalyse.

⁵ Paul Valéry, *Cahiers*, Tome 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, p. 1301.

Cette espèce d'émotion je la connais en moi à ce caractère que tous les objets possibles du monde ordinaire, les êtres, les événements demeurant ce qu'ils sont d'ordinaire quant à leurs apparences, se trouvent tout à coup dans une relation indéfinissable, mais merveilleusement juste avec les modes de notre sensibilité [...]. Devenus résonnants, ils s'associent tout autrement que selon les modes ordinaires.⁶

Dans son essai intitulé « Théorie poétique et esthétique », Paul Valéry précisera que cette sorte d'émotion est génératrice de ses « rythmes »⁷. Et l'on s'interroge : ne serait-ce pas dans le sillage de la pensée valéryenne qu'il faudrait interpréter les « rythmes » dont parle Henry Bauchau à propos de sa rencontre en poésie avec Philippe Jaccottet ? Philippe Jaccottet qui, soulignons-le, à l'instar de Paul Valéry, accorde une grande importance à l'émotion première dans l'avènement et le processus créatif du poème :

S'il n'y a pas initialement *émotion* devant quoi que ce soit, il ne peut y avoir, il n'y a aucun mouvement vers le poème [...] c'est une émotion que j'appellerais « poétique » et qui a toujours été pour moi à l'origine de la poésie [...] cette émotion c'est *comme si...* je n'ai jamais pu dire plus loin.⁸

Par ailleurs, Philippe Jaccottet revenant sur les passages qu'ouvrent les *comme si*, avouera : « Il me venait des êtres, des choses, des paysages et des œuvres, des espèces de signes. Pas des explications, ni des formules »⁹. Ne retrouve-t-on pas ici, exprimé différemment, ce que Paul Valéry appelait « la relation indéfinissable » générée par une émotion poétique en mouvements, au cœur de tout ce qui fait la réalité ordinaire.

On est alors amené à penser que ce qu'aurait éprouvé Henry Bauchau dans sa lecture de la poésie de Philippe Jaccottet, ce qui en lui, aurait interpellé, provoqué l'artisan du verbe, pourrait être ces mouvements de la sensibilité, ces sensations émanant d'une émotion primordiale qui soulève des *comme si...* au cœur de la réalité, et qu'il désigne par le terme de rythmes (l'opposant à celui d'idées). Être « fertilisé en rythmes »

⁶ *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1320.

⁷ *Ibid.*, pp. 1321-1323.

⁸ *De la poésie, op. cit.*, p. 23.

⁹ Philippe Jaccottet, *Une Transaction secrète*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 312- 313.

reviendrait en quelque sorte à être rendu plus et mieux accordé à l'émotion poétique et à ses forces à l'origine du poème ; à créer non pas sous l'emprise ni sous le coup, mais « selon » cette émotion, en coïncidant avec son mouvement¹⁰, en la prolongeant dans une sorte de méditation. C'est dans ce sens qu'on aimerait interpréter une note du Journal de 1963 où Henry Bauchau, après avoir cité ce vers de Philippe Jaccottet : « Cessez un peu de murmurer devant la tâche... » (il s'agit du travail d'écriture en poésie), avouait : « Moi qui, en murmurant devant la tâche, m'empêche d'entendre "quelque chose" qu'il m'importe de mieux connaître et qui se lie si profondément à la création » (*GM*, p. 328).

Dans le sillage de ces notes du Journal sur Philippe Jaccottet, on en vient à supposer que, dans les années 60, entre les deux poètes, aurait fort bien pu jouer ce qu'il faudrait appeler une « transaction secrète » au sein même de leur différence¹¹ (rappelons par exemple, l'attraction d'Henry Bauchau pour les écrits de Pierre Jean Jouve ; ce que Philippe Jaccottet regrettait, lui qui voyait en Rilke un modèle). Rappelons que l'expression « Transaction secrète » est tirée d'une réflexion de Virginia Woolf dans *Orlando*¹².

En 1966, après le dernier article, semble-t-il, que Philippe Jaccottet ait écrit sur Henry Bauchau – un article critique sur *La Déchirure*¹³ –, les chemins littéraires empruntés par ces deux écrivains vont nettement se séparer. Pour ce qui est de la poésie, l'hypothèse d'une « transaction secrète » qui se profilerait entre les deux poètes, au sein même des divergences persistantes dans leur parcours d'écriture, soulève bien des questions. Dans quelle mesure Henry Bauchau lecteur de *L'Ignorant*, de

¹⁰ *Les Émotions*, ouvrage collectif sous la direction de Sylvain Roux, Paris, Vrin, 2009, p. 221.

¹¹ « Il y a dans mes composantes une part flamande, nordique, baroque, que sais-je, qui ne me permet pas d'aller à la réalité par les mêmes chemins que Philippe Jaccottet. » (*GM*, p. 389.)

¹² L'expression est tirée d'une réflexion de Virginia Woolf dans *Orlando* : « Écrire de la poésie, n'est-ce-pas une transaction secrète, une voix répondant à une autre voix ? » L'expression a été reprise par Philippe Jaccottet comme titre d'un recueil de textes sur quelques-unes de ses rencontres avec des poètes qui, dit-il, « l'ont un moment fasciné, enrichi toujours, exalté quelquefois ».

¹³ Dans la *Nouvelle revue de Lausanne*, juillet 1966 ; repris dans *Écriture 61*. Tout en reconnaissant la beauté et la gravité de ce roman, Jaccottet émettait des réticences, en particulier sur le traitement imposé aux souvenirs par la psychanalyse.

La Semaison, aurait-il été attiré par la singularité du regard que porte Philippe Jaccottet sur la réalité – regard d'un poète qui tente d'entrevoir une très fragile beauté du monde¹⁴? Henry Bauchau aurait-il été plus particulièrement sensible à une manière de mettre en écriture (de traduire) ce qui, au cœur même du réel visible, peut provoquer soudain la sensation étrange, l'impression intense d'un écart temporel ou spatial, *comme* un signe de la présence d'une « secrète vérité du monde fuyante [...], poésie cachée dont le poète se devrait d'être le traducteur »¹⁵? Et dans cette perspective, se pose la question de la résonance qu'aurait pu avoir, chez Henry Bauchau poète et lecteur de Philippe Jaccottet, la question posée avec insistance dans *L'Ignorant* : « Comment dire cette chose qui est trop pure pour la voix? »¹⁶ (une question qui, sous diverses formes, ne cessera d'innover la poésie de Philippe Jaccottet). C'est en suivant l'évolution de la création poétique d'Henry Bauchau, parallèlement à celle de Philippe Jaccottet, que nous tenterons de trouver des éléments de réponse à ces questions.

Dans les années 80-90, la création poétique d'Henry Bauchau témoigne, nous semble-t-il, d'une relation plus directe entre l'écriture et le vécu¹⁷, et est également plus soucieuse d'accéder à la simplicité. À ce propos, il faut relire la brève incantation sur laquelle s'achève le poème « Au carrefour de l'angoisse » : « Seigneur [...] si l'on doit vivre encore/ Fais que l'on soit toujours dans la simplicité » (*PC*, p. 318) ; si l'on doit vivre encore – si l'on doit écrire encore... car il apparaît de plus en plus difficile de dissocier l'écrire du vivre chez le poète. Ainsi dans l'évolution de l'écriture poétique d'Henry Bauchau opérerait un besoin de simplicité qui, d'une certaine manière, pourrait faire penser à celui qui a marqué la démarche d'écriture de Philippe Jaccottet ; une démarche qui, rappelons-le, dans les années 60, avait retenu l'attention, voire l'admiration d'Henry Bauchau.

Au fur et à mesure que passent les années, la relation poésie/vie chez Henry Bauchau se renforce en ce sens qu'une remontée des souvenirs, des paysages attachés à un passé récent ou lointain, va habiter l'écriture

¹⁴ *De la poésie, op.cit.*, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 17- 33.

¹⁶ Philippe Jaccottet, *Poésie 1945-1967*, Poésie/Gallimard, 1985, p. 57.

¹⁷ Sur une cinquantaine de poèmes, une trentaine se réfèrent à un événement de la vie du poète.

qui, dans le même temps, se montrera hantée par le mystère d'une fin inéluctable de plus en plus présente à la réalité encore à vivre et donc, à la poésie encore à écrire. Déjà, en 1980, dans son poème « La deuxième arche », Henry Bauchau écrivait : « C'est seul et sans savoir comment / qu'il faudra faire la traversée des eaux / Jusqu'à la rive qui peut-être n'existe pas » (*Ibid.*, p. 260) ; il reprenait ainsi l'image employée dans une note de son Journal de 1963, à la suite de sa lecture de *La Semaison* de Philippe Jaccottet :

Je suis parfaitement d'accord avec son acceptation de l'incertitude au point de départ, et cette discrète lumière d'obscurité de l'art de notre époque [...], un pont lancé qui tente d'atteindre l'autre rive sans qu'on sache si cette rive existe. (*GM*, p. 328.)

« La rive qui peut-être n'existe pas »... Est-ce pour convertir le doute en espoir que l'écriture poétique d'Henry Bauchau, à la fin des années 80 et dans les années 90, s'emploie à dire un élan vers une lumière (*Ibid.*, p. 297) qui, aussi fuyante et indéfinissable soit-elle, serait comme un appel à se relier à l'espérance en elle-même. De ce point de vue, les poèmes d'Henry Bauchau de ces vingt dernières années, et particulièrement ceux aux vers courts qui, telles des trajectoires, fendent verticalement le blanc (l'opacité) de la page, ou bien y dessinent des fenêtres, donnent l'impression d'une sorte d'impatience des mots à combattre l'incertitude par le dire d'une lumière de l'obscur ; ce que d'ailleurs vient justifier, dans ces poèmes, une redondance d'images de luminosités diverses jouant sur les contrastes, telles que cette clarté comme « un éclat de rire dans le fol éclat de rien » – ou cet « obscur étincelant » – ou encore cette « obscurité (en) surabondance de lumière » (*PC*, pp. 291-307-309-310-313).

Parmi les poèmes aux vers très courts, celui intitulé « Mandala pour un poème » (*Ibid.*, pp. 335-337), écrit en 2003, retient l'attention. Sur trois pages des vers dont la plupart sont composés de très peu de mots, se succèdent, scandés par un jeu de répétitions de quelques mots qui, ainsi mis en relief, se donnent comme essentiels à la portée significative du poème. Et, parmi eux, s'impose le mot presque constituant à plusieurs reprises un vers à lui seul : « presque / un mot / en avant de toi ; presque / une image / une pensée : désir / liberté / espérance / presque / d'un poème ». À ce propos il faut rappeler ces vers d'un autre poème, « Les eaux vives » écrit en 2002 : « la fête de l'existence / la fête presque du

rien presque du tout » (*Ibid.*, p. 349). Or, ce presque, on se surprend à le ressentir plus ou moins résonnant avec le presque qui peut être considéré comme un des rythmes essentiels à la création poétique de Philippe Jaccottet.

Au « presque rien », à « l'infime » qui, chez Philippe Jaccottet, « ouvre une voie, fraie une voie »¹⁸, comme une faille pour un rai de lumière dans l'épaisseur du réel, ou comme ce très peu de braises que l'appauvri s'acharne à entretenir, répondrait en lui conférant un plus, cette « presque / espérance » que poursuit chez Henry Bauchau, l'artisan du poème qui n'a de cesse de « s'enfoncer / dans le verbe / se perdre / dans la chair / des mots / toute en femme / et toute en lumière » (*PC*, p. 336). On est ainsi conduit à penser que, chez Henry Bauchau, ces agencements de mots soudoyant une lumière de l'obscur, seraient mus, voire dynamisés, par un désir en résonance avec celui inassouvi qui sous-tend la question de *l'ignorant* de Philippe Jaccottet : « comment dire cette chose qui est trop pure pour la voix ? ». Et de ce fait, l'écrit d'une lumière de l'obscur chez Henry Bauchau pourrait être interprété comme une sorte de réponse à la pressante invitation qui s'inscrit dans un des poèmes d'*À la lumière d'hiver* de Philippe Jaccottet : « Cherchons par-dessus / cherchons plus loin là où les mots se dérobent / cherchons plutôt hors de portée ou par je ne sais quel geste, quel bond (ou quel oubli) qui ne s'appelle plus ni *chercher* ni *trouver* [...] afin qu'il soit encore possible d'aimer la lumière »¹⁹... une quête jamais aboutie comme le souligne Philippe Jaccottet dans un autre poème : « toujours plus loin / se dérobe le reste inconnu, la clef dorée [...] parce que nous n'avons qu'une langue d'hommes »²⁰ ; ce à quoi Henry Bauchau aurait sans doute souscrit.

Deux cheminements en poésie tantôt se croisent, tantôt se correspondent dans leurs mots avides de dire une lumière au cœur même du doute ; une lumière comme l'intuition naissant de l'émotion poétique, que « tout n'est pas incohérent ou aberrant », qu'il existe « une secrète vérité du monde fuyante » que les mots du poète ont mission de poursuivre inlassablement. Dans cette quête d'une lumière de l'obscur que les deux voix poétiques semblent bien avoir en partage, s'inscrirait la

¹⁸ Philippe Jaccottet, *Et néanmoins*, Gallimard, 2001, p. 23.

¹⁹ *À la lumière d'hiver*, Gallimard, 1977, pp. 58-72.

²⁰ Cité par Marie Étienne dans son article sur Jaccottet « Un chant à bouche fermée », *Quinzaine Littéraire* n°1060, 2012.

transaction secrète que l'on soupçonnait de s'amorcer dans les années 60. Et l'on s'interroge : dans quelle mesure et sous quels aspects, demeurera-t-elle sensible dans les derniers textes poétiques écrits par nos deux poètes arrivés au soir de leur vie ? *Ce peu de bruits*²¹ de Philippe Jaccottet, recueil paru en 2008, composé de poèmes et de proses poétiques (paysages au sens large du terme, souvenirs, réminiscences de lectures) ; *Tentatives de louange*²² d'Henry Bauchau, recueil paru en 2011, composé uniquement de poèmes (une sorte d'écriture de sa (la) vie en son présent, en son passé, en ses rêves).

Il est intéressant de remarquer que les titres font implicitement allusion à la signification d'un presque : *Ce peu de bruits* pouvant s'interpréter comme presque un silence – *Tentatives de louange* comme presque une louange²³ ; des titres reflétant l'incertitude, l'inaccompli. À la lecture de ces textes, on a le sentiment que la plupart d'entre eux, sont comme pénétrés d'une émotion poétique en relation directe avec l'expérience du déclin de la vie. Dans *Ce peu de bruits*, Philippe Jaccottet écrit : « ce peu de bruits qui parviennent encore jusqu'au cœur, cœur de presque fantôme. Ce peu de pas risqués encore vers le monde dont on dirait qu'il s'éloigne »²⁴ ; et dans *Tentatives de louange*, Henry Bauchau écrit : « Nous venons, nous partons en état d'ignorance », « Notre rôle est d'attendre, attentifs devant la porte qui s'ouvre ou qui ne s'ouvre pas » (*TL*, pp. 18 et 32.)

Avec le doute qui grandit et s'infiltré entre les lignes de l'écrit, la nécessité d'exprimer une tension vers la lumière se fait plus pressante chez Henry Bauchau comme chez Philippe Jaccottet. Dans un poème de *Tentatives de louange* intitulé « Le salut au soleil », la question : « comment échapper au doute ? » (*TL*, p. 16) s'inscrit explicitement, parallèlement à un dire de la lumière qui se confond avec celui de l'existence de Dieu. Dans un texte de *Ce peu de bruits*, le poète revient sur ce qu'il dit avoir depuis tant d'années éprouvé au profond de lui, à savoir l'impérieux désir d'atteindre à une lumière comme une vérité secrète qui se dévoilerait : «

²¹ Philippe Jaccottet, *Ce peu de bruits*, Paris, Gallimard, 2008.

²² Henry Bauchau, *Tentatives de louange*, Arles, Acte Sud, 2011.

²³ « Presque » dont le sens se trouve exprimé par ces vers du poème « Exercice de louange » : « Tout ce que nous aimons/ N'est que germe ou fragment de l'acte de louange » (*TL*, p. 28).

²⁴ *Ce peu de bruits*, *op. cit.*, p. 101.

Je ne vois, écrit-il, à franchement parler, ni ce qui pourrait m'en détourner maintenant, ni comment aller au-delà de ce qui reste si vague, et s'il me sera jamais donné d'y parvenir »²⁵.

On en déduit que, avec ces louanges tentées, avec ce peu de bruits recueillis, les deux voix poétiques, chacune par un chemin qui lui est propre, cherchent à accompagner le doute pour mieux le dépasser, en ravivant la quête d'une lumière de l'obscur. Or, il apparaît à la lecture des textes, que cette quête plus aimantée que jamais par l'autre rive et son mystère, se rend particulièrement tangible dans ce qu'il faudrait appeler des saisies en écriture d'une expérience de l'instant – de cette sorte d'instant qui est « une sensation et non une grandeur »²⁶. En se référant à l'intérêt et à l'admiration pour le haïku qu'Henry Bauchau et Philippe Jaccottet ont, à plusieurs reprises, exprimés, et en constatant que cette poésie japonaise se trouve explicitement mentionnée dans leurs derniers écrits, on soupçonne que l'instant, dont se saisit chacun de nos deux poètes, aurait quelque chose à voir avec celui que fait vivre un haïku.

Dans un poème de *Tentatives de louange*, intitulé « Éloge de la nécessité », Henry Bauchau fait référence aux haïkus « plantés de mots et d'instant vifs » (*TL*, p. 38) . Ouvrons ici une parenthèse pour rappeler que, dans son Journal de 2007 *Le Présent d'incertitude*, Henry Bauchau compose ce haïku : « N'attends / Plus / Suis / l'instant / Le ciel / commence à ras de terre » (*PI*, p. 228), et que dans le poème « Les eaux vives », il fait allusion aux « eaux vives de l'instant » (*PC*, p. 349). Philippe Jaccottet, dans un texte de *Ce peu de bruits* centré sur quelques haïkus (de Saigyô), écrit : « Il me semblait que le poète [Saigyô] me tendait à travers le temps un modèle, un concentré de ce qu'il m'est arrivé d'éprouver au plus profond de moi »²⁷. Tout en l'exprimant différemment, ce que retiendraient Henry Bauchau et Philippe Jaccottet dans leur lecture du haïku, ce serait une dynamique du pouvoir de signifier provoquée par la charge émotive de quelques mots disant la vie ordinaire ; et plus encore, ce serait l'instant d'un possible dépassement du sens, ouvrant sur un « pur hors-sens » pour reprendre l'expression que Roger Munier employait pour désigner l'évidence seconde du haïku²⁸. Aussi est-ce dans cette

²⁵ *Ibid.*, p. 107.

²⁶ Paul Valéry, *Cahiers I*, *op.cit.*, p. 1267.

²⁷ *Ce peu de bruits*, *op.cit.*, p. 109.

²⁸ Roger Munier, *Haïku*, Paris, Fayard, 1978, p. VII.

perspective que se pose la question de savoir si, entre l'instant saisi dans *Tentatives de louange*, et celui saisi dans *Ce peu de bruits*, il y aurait une sorte de correspondance permettant de conclure à la persistance de la transaction secrète entre ces deux voix poétiques, dans les derniers écrits.

Les instants que fixe en écriture Philippe Jaccottet dans *Ce peu de bruits* sont ceux d'une sensation de « creusements d'un espace-temps jusqu'à l'infini »²⁹, ou ceux de mirages d'un « rayonnement d'un au-delà dans l'en-deçà »³⁰ que provoquent en lui, par exemple, « un fusain en fleurs dans le froid de l'hiver », « des oiseaux traversant la neige », « le don inattendu d'un arbre tout à coup éclairé par le soleil bas de la fin d'automne », ou « ce fil de rosée que le soleil viril en montant vient dénouer »³¹, ou encore quelques fragments de Leopardi, de Senancour et de bien d'autres poètes, réminiscences de lectures qui, tout à coup, font vibrer autrement (plus intensément) la sensibilité. Ce sont des instants d'une sensation pure comme celle qui se dégage de ce haïku cité dans *Ce peu de bruits* : « Au bout du crépuscule / franchissant le col du mont Hihara / soudain le chant d'une tourterelle / comme venu de l'au-delà »³².

« C'est comme si, nous dit le poète, un instant j'avais été changé : empêché de mourir »³³.

Les instants que fixe en écriture Henry Bauchau dans *Tentatives de louange* sont ceux d'une sensation de résonance d'éternité³⁴ que provoque en lui l'intensité de brèves résurgences de temps forts du passé proche ou lointain : bribes de paysage, d'événements, de rêves, de scènes de l'enfance. Il en est ainsi par exemple de « l'arbre qui était dieu en son instant doré », le grand chêne : « en cet instant il a tant de présence » ; du jardin de neige de l'enfance : « naissance émerveillée du blanc dans les ténèbres » ; « lumière primevère / toute en insurrection de plantes, de feuilles, de nids, d'oiseaux » ; « les couleurs violentes de la belle

²⁹ *Ce peu de bruits*, *op. cit.*, p. 109.

³⁰ *Ibid.*, p. 85.

³¹ *Ibid.*, pp. 95, 94, 53, 144.

³² *Ibid.*, p. 109.

³³ *Ibid.*, p. 53.

³⁴ En référence à cette sorte d'instant « d'éternelle résonance » auquel fait allusion Paul Valéry, *Cahiers I*, *op. cit.*, p. 137.

Bédouine » ; un « rayon de soleil sur les roses »³⁵ – notons qu’une sorte d’instant mystique généré par les roses s’inscrit dans plusieurs poèmes, et l’on pense à Paul Claudel pour qui la rose était « l’incarnation d’un instant d’éternité »³⁶. On constate que l’instant d’une résonance d’éternité se décline en instants de silence que le poète apparente au « bruissement d’un silence ténu / Quand le Seigneur passe devant Elie » (*TL*, p. 13) ; en instants de « présence », de « prière », où soudain se perçoit « Ton silence dans mon silence » (*TL*, p. 10). C’est comme si les instants qui jalonnent les *Tentatives de louange* répondaient en les « fertilisant »³⁷ en espérance, à ceux des « creusements d’un espace-temps jusqu’à l’infini », des « mirages d’un au-delà dans l’en-deçà » qui jalonnent *Ce peu de bruits*.

L’obsession, la fascination du comment dire cette « chose trop pure pour la voix », l’inlassable quête d’une lumière de l’obscur..., ce sont les passerelles des rythmes d’une émotion poétique primordiale qui permettent, semble-t-il, de conclure à une « transaction secrète » entre deux voix poétiques, celles si différentes de deux artisans du verbe, Philippe Jaccottet et Henry Bauchau. Et nous aimerions terminer sur ce qui pourrait être considéré comme le paraphe de cette « transaction secrète ». Dans *Ce peu de bruits*, le poète cite un verset des *Vêpres* de Monteverdi³⁸ : « *Quae est ista / quae consurgens ut aurora rutilat / ut benedicam* », à la suite de quoi il écrit : « Bénir, précisément, c’est cela qu’il faudrait pouvoir faire encore ». Bénir, n’est-ce pas cela que s’acharne à faire le poète des *Tentatives de louange*, qui achève son poème « Exercice de louange » sur ces mots : « Tout est sacré »³⁹.

Jacqueline MICHEL

Université de Haïfa

³⁵ *TL*, pp. 20, 47, 27, 32, 19, 43.

³⁶ Paul Claudel, *Œuvre Poétique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1967, p. 708. Cité par François Cheng dans *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, 2006, p. 48.

³⁷ C’est intentionnellement que l’on reprend ici le terme « fertiliser » qu’avait employé Henry Bauchau pour se dire enrichi en rythmes par Philippe Jaccottet.

³⁸ « Quelle cette chose/ qui en s’élevant, brille comme l’aurore/ pour que je la bénisse » (*Ce peu de bruits*, *op. cit.*, p. 92).

³⁹ *TL*, p. 28.